

Le chassé-croisé de l'universel désordre

Sylvestre Clancier

Volume 47, numéro 4 (270), novembre 2005

Paris se *montréalise*-t-il?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32835ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Clancier, S. (2005). Le chassé-croisé de l'universel désordre. *Liberté*, 47(4), 28–32.

Le chassé-croisé de l'universel désordre

Sylvestre Clancier

Grâce à Gaston Miron et à l'amitié que moi-même et quelques autres écrivains français avons eu la chance de vivre et de partager avec lui, nous savons mieux aujourd'hui ce que vivre au Québec et en France veut dire.

Gaston Miron, en effet, manifestait toujours son être américain : « nous sommes des Amériques et nous sommes aussi l'Amérique du Nord », une autre Amérique certes que celles des Anglais, comme il dénommait les Canadiens, et des « États-uniens ».

La distanciation qu'il a pu prendre vis-à-vis de cette Amérique, la sienne, celle dont le peuple québécois devient avec lui une des forces constitutives, va lui être très utile depuis son premier long séjour en France pour approfondir son identité et sa différence.

C'est ainsi qu'en flânant avec lui dans les rues parisiennes, j'ai pu y découvrir voilà déjà bien longtemps les signes avant-coureurs d'une vilaine Amérique, celle qui, hélas, plaît si facilement aux jeunes, celle des *fast-food* et des cokes dans des gobelets de carton qui rendent si vite obèses et qui remplacent très souvent nos jambon-beurre-cornichons dégustés avec un ballon de rouge au zinc d'un café parisien.

En roulant au contraire avec Gaston, à Montréal, dans sa vieille Renault qu'il remplissait d'essence au compte-gouttes, à coup de cinq piastres, tant il lui arrivait d'être dans le besoin, j'ai ressenti la ville et sa modernité, les grands espaces, les vents qui la bousculent, les ponts qui enjambent l'immense Saint-Laurent, le mont Royal où les amoureux échangent leurs serments, j'ai découvert, vécu et aimé la diversité culturelle dans les cafés de la rue Saint-Denis.

Ainsi ai-je ressenti, à chacun de mes retours du Québec, que les séjours que j'y faisais me donnaient une autre lecture de mon propre pays, celle d'une autre richesse, liée davantage à un patrimoine, à des œuvres unanimement reconnues, un pays d'une culture parfois plus muséifiée qui ne s'inventait plus, tandis qu'au Québec les choses en allaient bien autrement depuis la Révolution tranquille des années 1960.

Mon regard de poète et d'observateur de la vie parisienne me conduit de plus en plus à remarquer des similitudes, ou au contraire des inversions, entre la vie à Paris et la vie à Montréal.

Aujourd'hui, me semble-t-il, les tendances s'inversent un peu ou en tous cas s'équilibrent. Montréal a ses grands musées, ses grandes expos, ses bibliothèques, ses écrivains nationaux ; Paris s'anime de ses étrangers et d'une nouvelle diversité culturelle. Mais cela se fait sans doute au prix de la disparition d'un Paris populaire que nous avons tous tant aimé après Aristide Bruand, Francis Carco, Raymond Queneau, Boris Vian et Jacques Prévert.

Gaston Miron, ce grand marcheur de villes, comme le baptise mon ami Fulvio Caccia, fut le premier à comprendre « le désordre universel » de Montréal, et à l'exprimer.

Paris serait-il à son tour atteint par le désordre universel ?

On peut dire, me semble-t-il, que si Paris est malheureusement devenu une ville de « sans-papiers », ce qui n'a rien d'une valeur universelle, bien au contraire tant cela est contraire aux valeurs de notre République, fait de société que l'on ne retrouve pas nécessairement à Montréal qui demeure terre d'accueil, ce qui est heureux, c'est aussi parce que Paris fut la ville des « cent quartiers », mais que ces quartiers ont tous quasiment disparu, alors qu'ils facilitaient par les liens d'entraide et de solidarité qui s'y tissaient l'intégration et le salut des pauvres et des déshérités.

Dans chacun des vingt arrondissements parisiens, on pouvait en flânant, il n'y a pas si longtemps, tomber sur quatre ou cinq, voire six quartiers bien différents. Mais malheureusement, ce Paris populaire tend à disparaître ou du moins à se fondre dans la carte postale pour touristes « opératurisés » que les édiles nous fabriquent.

Hélas oui, en une génération, depuis la fin des années 1970, Paris s'est vidé de ses classes populaires en perdant ses usines, ses fabriques, ses ateliers. On assiste même à présent au départ des classes moyennes tant les loyers ou le coût des appartements ont flambé.

Ces ouvriers, ces artisans, ces employés, ces petits bourgeois étaient l'âme de Paris, sa vitalité, son charme même, ils animaient ses bistrotts, zincs en tous genres, ses salles de billards, ses squares pour boulistes.

Les fabriques et les ateliers ont été transformés en lofts. Les nouveaux riches, les « bobos » les habitent, ces nouveaux Parisiens qui ne dédaignent pas les cafés littéraires ou les arrière salles pour écolos et projets alternatifs contribuent certes à l'apparition de nouveaux quartiers en vogue auprès des jeunes et des artistes, mais ces carrefours sont éphémères comme les rencontres qui s'y produisent et les marchands de bouf', de fringues ou les pseudo-galeristes ne tardent pas à rappliquer en tuant dans l'œuf ces faux quartiers qui n'ont pas la vie dure.

Tel fut le cas du quartier Bastille/Saint-Antoine ou, plus récemment, du quartier Saint-Maur/Hôpital Saint-Louis.

D'autres quartiers sont apparus, définis par les communautés d'origine étrangère qui s'y sont installées, tels le quartier africain et maghrébin de la Goutte d'or, le quartier maghrébin de Barbès/Gare du Nord/Porte de La Chapelle, le quartier kurde et

turc de la rue du Faubourg Saint-Denis, le quartier chinois du 13^e arrondissement.

En ce sens, on peut dire que Paris s'est *montréalisé*, car à Montréal les quartiers grec, italien, portugais, chinois ont été constitués depuis fort longtemps.

Mais une différence majeure que je vois entre Paris et Montréal, c'est qu'à Montréal, hormis le microscopique Vieux-Montréal, réhabilité depuis peu pour le plus grand profit des promoteurs et des spéculateurs immobiliers, je ne vois pas deux villes, une ville officielle, ville de carte postale, montrable aux touristes, et une autre ville qui serait la « vraie ville » des Montréalais, car Montréal est tout entière envahie et habitée par les Montréalais.

Tandis qu'à Paris, je vois de plus en plus s'étendre une ville de carte postale pour touristes tenus en laisse par des « tours opérateurs », une ville ravalée (et cela a commencé à partir de la loi Malraux sur le ravalement obligatoire des façades), une ville aseptisée, une ville musée qui vend ses monuments et ses « grandes expositions », quand elle proposait jadis ses cafés animés et ses artistes bohèmes.

Des balustres de l'Arc de triomphe aux gargouilles de Notre-Dame, du dôme redoré des Invalides au pyramidion également redoré de l'obélisque, de la tour Eiffel en paillettes à l'Opéra Bastille, du Grand Louvre à l'Opéra Garnier, on véhicule dans d'énormes cars polluants des grappes de touristes impuissants, quand il faudrait aider les marcheurs curieux à découvrir l'autre ville, la vraie ville, celle du Belleville insolite ou de la rue de Bagnole et ses alentours.

Le Paris des commodes « nourritures rapides », pour ne pas dire *fast-food*, ce Paris qui n'était pas Paris, ce Paris d'une mondialisation à l'américaine que dénonçait déjà, au tout début des

années 1980, notre ami Gaston Miron, s'est lui aussi beaucoup développé, tandis que, par un mouvement inverse, Montréal, qui nous envoyait, dans les années 1970, nos cafés et surtout leurs terrasses, a su, dans le même temps, c'est-à-dire ces vingt dernières années, créer et développer des lieux de convivialité qui font aussi terrasse dès la fin avril et jusqu'à la fin de l'été indien. Paris-Montréal, Montréal-Paris, un vrai chassé-croisé, pourrait-on dire.

Même si l'on retrouve encore de manière parcellaire et fugace, ici ou là, l'atmosphère ou l'air de l'ancien Paris, du côté du canal Saint-Martin, sur le boulevard Richard-Lenoir à l'heure des marchés forains, dans certains mini-quartiers du 15^e, du 13^e, du 10^e, du 11^e, du 17^e, du 18^e, du 19^e ou du 20^e, quand le bulldozer ou les marchands de fringues ne sont pas encore arrivés. Même si nos amis québécois, quand ils arrivent à Paris en décembre ou en mars, alors que l'hiver est bien installé chez eux, trouvent épatant, comme m'en faisait la remarque il y a peu mon ami Roger Des Roches, de pouvoir prendre un verre à ces terrasses de café chauffées par des sortes de poternes « grille-pain » que je déteste.